

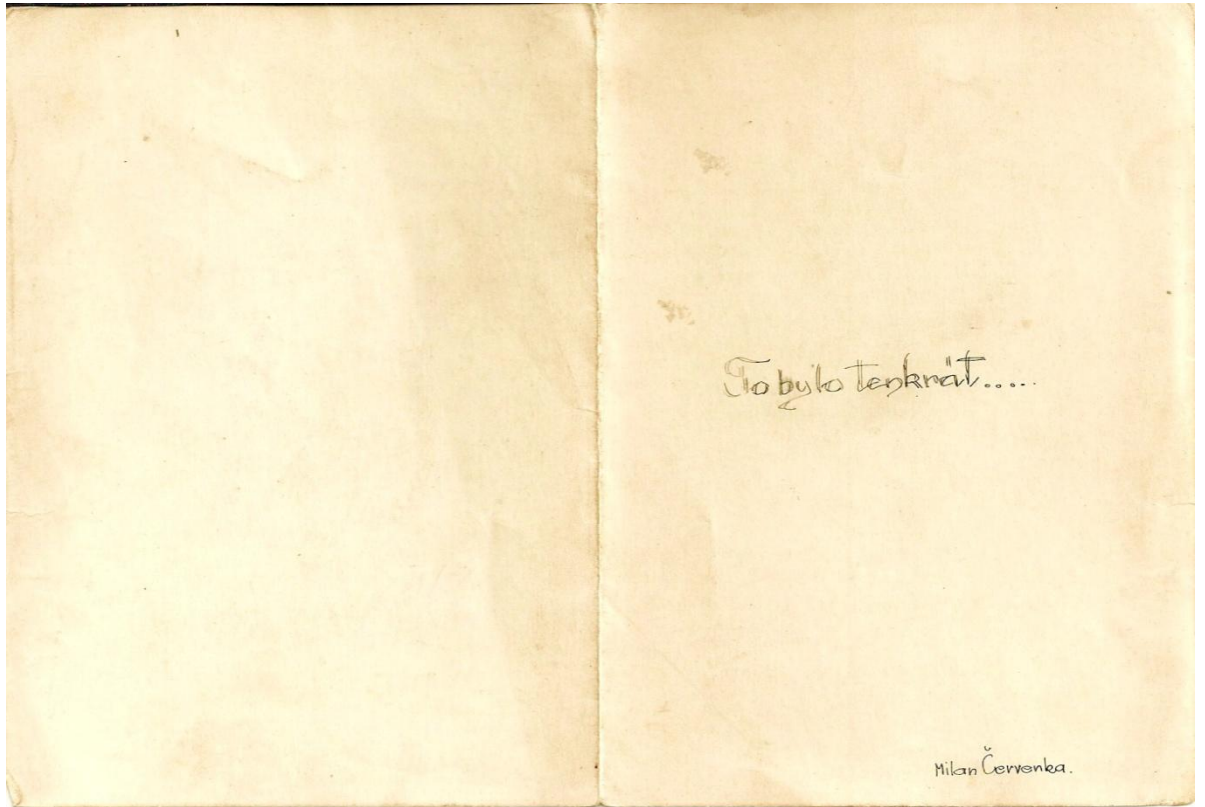
## **PŘÍLOHA 1.**

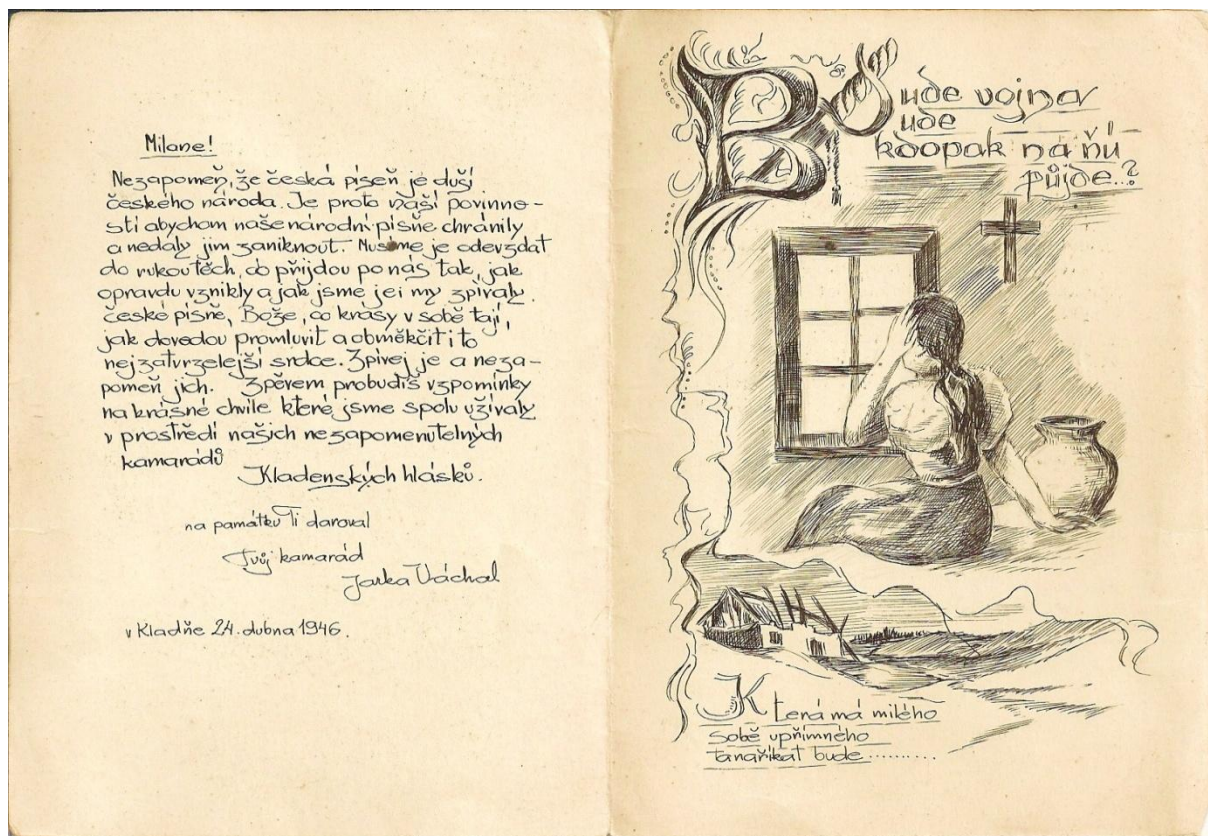
### **Quelques souvenirs**

**À ceux qui viennent après**

Milan Cervenka

***C'était cette fois-là...***





Ce dessin avec le poème, d'après une œuvre de Mikuláš ALEŠ, a été  
reproduit à mon intention par Jarka VÁCHAL, un copain de notre chorale  
KLADENSKÉ HLÁSKY – LES PETITES VOIX DE Kladno

Il me l'a dédié  
Nous avions 16 ans

*C'était cette fois-là...*

Pour Milan Červenka

*La guerre viendra  
Mais qui ira ?*

*Celle qui a un bien-aimé  
Pour celui qu'elle aime  
Celle-ci se lamentera...*

\*\*\*

Milan !

N'oublie pas que les chansons tchèques sont l'âme du peuple tchèque. C'est pourquoi il est de notre devoir de les protéger afin qu'elles ne disparaissent pas. Nous devons les remettre dans les mains de ceux qui viendront après nous, telles qu'elles sont nées et telles que nous les avons chantées. Chansons tchèques, mon Dieu, que de beautés elles recèlent. Comme elles savent dire et attendrir le cœur le plus endurci. Chante-les et jamais ne les oublie. En chantant, tu éveilleras les souvenirs des plus beaux moments vécus ensemble avec nos inoubliables camarades des

PETITES VOIX DE KLADNO

En souvenir te l'offre,

Ton camarade Jarka VÁCHAL

À Kladno, le 24 avril 1946

## **LA FAMILLE ČERVENKA depuis la fin de 18<sup>e</sup> siècle**

Située à une trentaine de kilomètres à l'ouest de PRAHA (PRAGUE), KLADNO était une importante ville industrielle de la BOHÊME CENTRALE (en REPUBLIQUE TCHEQUE actuelle) du début du 19<sup>e</sup> siècle. On y a découvert du charbon, et non loin de là, du minerai de fer. Elle a été nommée "KLADNO LA ROUGE". D'une part en fonction des reflets dans le ciel des scories incandescentes des hauts fourneaux, déversés de jour comme de nuit sur les terrils proches des usines et de la ville. Et, d'autre part, en fonction de son importante population ouvrière, venue y travailler et dont sont issues les luttes sociales.

\*\*\*\*

**La famille ČERVENKA est d'origine paysanne, du village de CHODOUŇ, dans la région de BEROUN à l'ouest de PRAGUE.**

Josef  
ČERVENKA  
Dit MAKOŇ  
Né vers 1795

Josef ČERVENKA est né à la fin du 18<sup>e</sup> siècle. En hiver, tandis que le travail des champs s'arrêtait, il faisait le transport de marchandises avec son attelage de chevaux jusqu'à WIEN (VIENNE), capitale de L'EMPIRE AUSTRO-HONGROIS. Cela lui a valu le surnom de MAKOŇ " Celui qui possède des chevaux ". Sa renommée a traversé les temps, et plus de deux cents ans plus tard, on se souvient encore de MAKOŇ – jusque dans la branche de la famille émigrée en France que j'ai découverte fortuitement dans les années 1980.

Jan ČERVENKA  
1833

Attiré par l'industrialisation, source de travail, son fils JAN (né le 12/06/1833) est venu s'établir à BRANDÝSEK, dans la région de Kladno, pour exercer son métier de forgeron. Il eut de nombreux enfants.

Ladislav  
ČERVENKA  
1870-1944

LADISLAV (30/06/1870-08/03/1944), son fils, commence très jeune sa vie professionnelle. À l'âge de neuf ans, il travaille au fond d'une mine. Puis il apprend le métier de fondeur de métaux non ferreux. D'ouvrier, il devient contremaître. Il s'établit avec sa femme Marie née VEDRALOVÁ (21/09/1874-18/10/1954), à ŽIŽKOV, alors faubourg populaire de PRAGUE, capitale des PAYS TCHEQUES. Ils ont quatre enfants, trois garçons et une fille.

Marie  
VEDRALOVÁ  
1874-1954

Josef  
ČERVENKA  
ŽIŽKOV  
16/03/1898  
KLADNO  
17/10/1969.

Le deuxième des trois garçons, JOSEF (16/03/1898-17/10/1969), devient à son tour fondeur de bronze. Il apprend son métier, puis se perfectionne en BOHÊME et en HONGRIE. Une fois le métier bien en mains, à la fin de la première guerre mondiale, il aide son père Ladislav à établir une fonderie dans le quartier de MIKOVICE à KRALUPY-NAD-VLTAVOU, ville située sur les bords de la Vltava au nord-ouest de Prague.

Les débuts sont durs. Les terrains bon marché se trouvent sur une hauteur, sans eau. Et la fonderie en fait grand usage. Mais on s'accroche. Josef monte l'eau à dos d'homme - dans une seille à eau, pour satisfaire les besoins de la fonderie.

Arrive l'expansion économique de l'après-guerre. La collaboration de Josef avec son père est fructueuse et leurs affaires prospèrent rapidement. Afin d'établir son fils qui a

contribué aussi efficacement au développement de l'entreprise, et lui permettre de se marier, ils créent une autre fonderie dans la ville de Kladno, vers 1927. En contrepartie, Josef renonce à l'héritage de sa part de celle de Kralupy, laissée aux trois autres frères et sœur.

**Bohumila  
PICOVÁ** Née à  
DUBLOVICE  
30/06/1907–  
Bohême du sud  
Décédée à  
KLADNO  
23/02/1979

Le 30 juin 1928 il se marie avec Bohumila PICOVÁ (30/06/1907-23/02/1979). Son père était maître d'école à DUBLOVICE où ils habitent, puis directeur d'une école primaire à SEDLČANY au sud de Prague en Bohême de sud. Il décède, et elle devient orpheline à dix ans. Afin de lui permettre d'entrer au lycée à Prague, elle sera élevée par son oncle maternel, le Dr. ŠTOLLA, médecin à LIBOCE, faubourg de petite bourgeoisie à l'ouest de la capitale.

**Milan ČERVENKA**  
Né à KLADNO  
12/06/1929

Un an plus tard naît à Kladno leur unique enfant, MILAN, le 12 juin 1929.

C'est l'année où éclate la crise économique mondiale de 1929. Les affaires se détériorent rapidement.

Grâce à son savoir-faire, aussi bien technique que dans les affaires, Josef survit à la tourmente économique en diversifiant son entreprise, principalement dans les objets utilitaires ou le bronze d'art – pour exemple, le buste du compositeur tchèque Bedřich SMETANA de 1,50m de haut, près du théâtre municipal de Kladno, a été fondu dans son atelier.

Les affaires reprennent. La fonderie de Josef Červenka fournit de grandes entreprises consommatrices de bronze industriel comme les aciéries POLDI de Kladno ou encore les constructeurs de machines-outils, ceux de HOLOUBKOV près de PLZEŇ (PILSEN), WOLMANN à ČELAKOVICE ou l'usine de WARNSDORF dans le nord de la Bohême.

Lors du démembrement de l'empire austro-hongrois, après la PREMIERE GUERRE MONDIALE, la FRANCE a beaucoup contribué à la mise en place du nouvel état, la TCHÉCOSLOVAQUIE.

Mais la situation politique s'assombrit.

Konrad HEINLEIN germanophone, agitateur pronazi, harangue la minorité allemande tchécoslovaque. Son slogan " *HEIM NACH REICH* " (retour au foyer – le Reich) réunit autour de son programme la quasi-totalité de la population allemande de la république Tchécoslovaque. Elle est nommée aussi SUDÈTES du nom de la région qui borde la frontière entre la Bohême et l'Allemagne, où elle est majoritaire.

\*\*\*\*

1938 : Les ACCORDS de MUNICH (29–30/09/1938)

Lors de la CONFERENCE DE MUNICH, à laquelle n'assiste aucun représentant de la Tchécoslovaquie, la France (Édouard Daladier président du conseil) et le ROYAUME UNI (Neville Chamberlain premier ministre) cèdent à HITLER assisté par MOUSSOLINI, sous prétexte de préserver la paix, et permettent la partition du pays et le rattachement des SUDÈTES au REICH.

Hitler s'empare de cette région frontalière qui borde la Bohême, du sud au nord en passant par l'ouest. La POLOGNE réalise sa revendication territoriale concernant la région de TĚŠÍN dans le nord de la Moravie. La HONGRIE annexe une large bande du sud de la SLOVAQUIE.

1939 : Démembrer ainsi la Tchécoslovaquie n'était pas suffisant. Le 15 mars 1939, avec la passivité des alliés occidentaux, Hitler entreprend d'occuper par ses troupes la Tchécoslovaquie, et par un décret du 16 mars 1939 prend sous sa "protection" les PAYS TCHEQUES (Bohême et Moravie) et les déclare "PROTEKTORAT BÖHMEN UND MÄREN" (PROTECTORAT DE BOHÊME ET DE MORAVIE) et les habitants deviennent sujets du Reich.

Les SLOVAQUES, bien que très proches, aussi bien ethniquement que linguistiquement des tchèques, en ont toujours été séparés historiquement. De ce fait, ils n'ont jamais bien accepté d'être réunis avec eux en 1918, dans un seul état : la Tchécoslovaquie. Il est permis de penser que le sous-développement économique de ce pays, majoritairement montagneux, éloignait cette région de l'union avec les tchèques. C'est ainsi, après l'occupation des pays tchèques, que sous la

présidence de Mgr. Jozef TISO a été fondé un ETAT SLOVAQUE, ami et vassal du Reich.

La Pologne s'empare d'une petite partie de la Silésie qui avait été rattachée à la Tchécoslovaquie lors de sa création en 1918. Pour terminer, la Hongrie annexait l'extrême est de la défunte Tchécoslovaquie - la RUTHENIE nommée aussi UKRAINE SUBCARPATHIQUE qui faisait partie de la nouvelle république depuis 1920.

Le président de la république, Edward BENEŠ, constitue un gouvernement en exil, à LONDRES, à l'instar d'autres pays européens.

\*\*\*\*\*

**Les affaires de la fonderie Josef Červenka connaissent de sérieuses difficultés d'approvisionnement. Le cuivre et l'étain, matières premières du bronze, sont importés. Avec la guerre qui a éclaté peu après l'occupation, on ne travaille plus qu'avec des métaux de récupération. Cette source même se raréfie, elle est gérée par l'occupant qui la rationne. Les attributions mensuelles ne représentent plus qu'une faible fraction de ce qui serait nécessaire à l'activité économiquement viable.**

**BOHUMILA, ma mère, qui sort pourtant d'un milieu complètement différent, l'aide sur le plan administratif et son soutien indéfectible permettent à Joseph de ne pas baisser les bras. Pour conserver une activité, et également pour garder le noyau du personnel de fonderie qualifié en prévision des jours meilleurs, il se lance dans la récupération des machines-outils réformées par les grandes usines et aciéries de Kladno où il avait ses entrées. Elles sont reconstruites grâce à ses connaissances en construction mécanique - il était également tourneur sur métaux et ajusteur. C'est ainsi que, tant bien que mal, la petite équipe de cinq ou six personnes fait face aux difficultés.**

**Avec la fin de la 2<sup>e</sup> guerre mondiale, le rationnement s'assouplira progressivement et la fonderie pourra reprendre ses activités.**

Les ACCORDS DE YALTA (4-11/02/1945) entre les seuls ROOSEVELT, CHURCHIL ET STALINE réglent le sort de l'Allemagne pour la fin de la guerre. Mais aussi de tous les pays de l'Europe Centrale, de



l'Est et des Balkans qui sont passés sous le régime politique du libérateur –L'UNION SOVIETIQUE–, à l'exception de la Tchécoslovaquie, rétablie dans ses frontières d'avant Munich grâce à l'action de son président Beneš.

Dès avant la fin du mois d'avril 1945, l'armée des USA était en Tchécoslovaquie près de la frontière ouest, à PLZEŇ (PILSEN).

À Prague c'était le soulèvement populaire contre l'occupant. Dans l'esprit des accords de YALTA, l'armée américaine se contentait d'observer la situation, envoyait quelques patrouilles sur la route, jusqu'aux portes de Prague, sans rencontrer de résistance et sans intervenir. Ceci a permis à l'URSS d'être le libérateur unique du dernier pays de l'EUROPE CENTRALE, la Tchécoslovaquie.

Le général russe VLASSOV, prisonnier des allemands, puis leur allié, mais dont ils se méfiaient, a constitué une division blindée avec d'autres prisonniers russes. Fin avril, début mai 1945, son armée était stationnée sur les hauteurs à l'ouest de Prague. (Et son quartier général se trouvait dans le même village où notre famille était réfugiée –LHOTA. J'ai eu l'occasion de le voir là à plusieurs reprises comme j'ai vu également les patrouilles américaines sur la route de Pilsen à Prague). Cette présence a pesé sur la situation et facilité le soulèvement populaire de Prague. L'armée VLASSOV a même combattu, victorieusement, la Pazerdivision SS, stationné à RUZÍNĚ. (Par la suite, Vlassov sera livré par les alliés occidentaux à Staline qui le fera exécuter comme traître).

Le chef d'État-major du général EISENHOWER, le général **WALTER B. SMITH**, reçoit la reddition sans condition de l'Allemagne le 8 mai 1945 à Reims en présence des représentants des autres alliés, dont un général de l'armée de l'URSS. Cependant elle devra être signée une deuxième fois en présence plus officielle des soviétiques (maréchal JUKOV) et à Berlin, le lendemain 9 mai, suite aux exigences de STALINE. C'est la fin de la DEUXIEME GUERRE MONDIALE, du moins en Europe.

À l'arrêt des hostilités existent, principalement à Prague, quelques jours de non droit. On retrouve des pendus aux candélabres, collaborateurs ou règlements de comptes... Puis rapidement la justice

révolutionnaire, plus officielle, des "TRIBUNAUX POPULAIRES D'EXCEPTION" châtie les nazis, leurs collaborateurs ou supposés tel, ceux qui ont commis des fautes contre l'honneur national.

Rapidement, la Tchécoslovaquie légale est rétablie. Le régime démocratique d'avant-guerre, avec ses excès – une multitude de partis politiques –, subit des entorses, seuls quatre partis, regroupés dans un " FRONT NATIONAL", sont autorisés. Le gouvernement du Président BENEŠ, en exil à LONDRES pendant la guerre, est obligé de composer avec une autre fraction politique tchèque, d'obédience communiste, revenue de MOSCOU où elle était établie. De nombreuses nationalisations ont lieu, principalement les mines, l'industrie lourde, très développée dans le pays, les banques...

Les problèmes des minorités nationales ressurgissent. Ceci est inhérent à un pays, pratiquement artificiel, créé à la suite de la première guerre mondiale sur les ruines de l'empire austro-hongrois et composé d'une mosaïque de gens parlant des langues proches ou complètement différentes les unes des autres. Les accords de Munich ont laissé un vif ressentiment chez les tchèques et la réaction aux horreurs et exactions commises par les occupants nazis pendant la guerre ont fait le reste.

Une justice expéditive a rapidement réglé le problème de la minorité allemande, 30% dans les pays tchèques. C'est l'expulsion massive de ces concitoyens encombrants.

De même que j'avais vu les juifs monter dans les wagons à bestiaux pendant la guerre, en février 1942, sur le passage à niveau près du théâtre municipal de Kladno, j'ai assisté en mai 1945, dans le centre de la ville, au départ des allemands, en cars, avec un baluchon sous le bras.

Malgré les réticences, au début, des occidentaux, la conférence de POTSDAM (17/07-15/08/1945) a approuvé ces expulsions que l'on qualifierait, aujourd'hui, de nettoyage ethnique. Les Magyars (15 % de la population en Slovaquie) n'ont été expulsés que partiellement, près d'un tiers.

Les élections qui ont lieu dans ce climat quasi révolutionnaire donnent 40 % au parti communiste, 15 % au parti social-démocrate (proche des communistes), les partis socialistes et chrétien-populaire se partagent le reste.

À la fin de l'année 1947 et au début de 1948, la situation politique du pays devient de plus en plus trouble. La raison en était l'adhésion éventuelle de la Tchécoslovaquie au PLAN MARSHALL, contestée par Staline.

Beaucoup d'agitations, des ministres reçoivent des colis piégés, manifestations... Des milices armées défilent dans les rues. En pleine confusion et discorde, le gouvernement du Front National démissionne.

Le 25 février 1948, le Président de la République Edward Beneš se fait imposer par la rue la nomination d'un nouveau gouvernement, à majorité communiste qui détient tous les postes clés.

### **C'EST LE COUP DE PRAGUE**

Jan MASARYK, fils du président fondateur de la Tchécoslovaquie, Tomáš GARRIGUE-MASARYK, en fait néanmoins partie en tant que ministre des affaires étrangères, charge qu'il occupait déjà dans le gouvernement précédent.

Le 9 mars 1948, il est retrouvé mort, au pied du PALAIS CZERNIN, siège de son ministère près du château de Prague. Suicide ou déféstration ? Le mystère n'a jamais été élucidé.

**J'ai grandi dans ce climat.**

**Ma jeunesse s'est passée paisiblement malgré la guerre. J'ai eu rapidement des idées politiques précises. En raison de tous ces événements, j'ai été projeté, en quelques jours, dans la deuxième vingtaine de ma vie, avant même que la première ne se termine.**

**Cette société en ébullition ne correspondait pas à ce que j'imaginai pour le bien de ma patrie. Il me faut utiliser ce mot qui, aujourd'hui,**

**peut sembler désuet. Dans l'après-guerre et après tous les avatars subis par la Tchécoslovaquie, le milieu des jeunes où j'évoluais était patriote, avec fierté.**

Ce sentiment vient du début du 19<sup>e</sup> siècle, il a été nourri par le « REVEIL NATIONAL » qui a permis à la nation tchèque d'exister à nouveau, après trois cents ans de germanisation. Cette dernière était consécutive à la défaite de la noblesse tchèque (à majorité HUSSITE puis devenue protestante) par les troupes Impériales autrichiennes (catholiques) lors de la "BATAILLE DE LA MONTAGNE BLANCHE" (08/11/1620).

Après la fin de la deuxième guerre mondiale et le retour des " LEGIONNAIRES " tchèques, comme on appelait ceux qui avaient combattu avec les alliés pour la libération, on admirait, principalement, les anciens pilotes de la RAF (ROYAL AIR FORCE).

Ce mot légionnaire vient d'ailleurs de la LÉGION ÉTRANGÈRE FRANÇAISE où des tchèques avaient combattu pendant la guerre 1914-1918. Un mémorial leur est dédié au Cimetière du Père Lachaise à Paris. D'autres, qui avaient combattu dans l'armée tsariste en 1914-1917, étaient également appelés ainsi.

\* \* \*

## **LE DEPART**

**Après le " COUP DE PRAGUE " du 25 février 1948, comme on appelle l'installation brutale du régime totalitaire en Tchécoslovaquie, le nouveau pouvoir communiste, pour asseoir sa suprématie, a créé des " comités d'action " dans chaque entreprise, usine, atelier, administration, magasin...**

**Le groupe que nous constituions au lycée de Kladno, en classe de Terminale, n'approuvait pas cette façon de faire violente. Nous avons donc décidé de former un "comité d'action", mais du bord politique**

opposé. Bien entendu, sans aucune assise extérieure, notre démarche était vaine, et ne pouvait durer bien longtemps. Cependant c'était notre façon de manifester notre existence et notre opposition.

La GUERRE FROIDE battait son plein, nous restions collés à la radio pour écouter RADIO FREE EUROPE pour savoir d'une façon différente ce qui se passait chez nous, car évidemment, tous les médias du pays furent parmi les premières entreprises à être soigneusement verrouillées. Tous, nous étions persuadés que de "froide", la guerre deviendrait bientôt "chaude". Dans notre candeur juvénile, nous étions prêts à partir défendre la patrie, de l'extérieur, les armes à la main.

Avec un ami de classe, Ladislav MUŽÍK (au diminutif de Lád'a), nous avons donc décidé de partir à l'étranger, à l'instar des générations précédentes.

Comment parler aux parents d'une pareille décision ? J'étais certain de recevoir un refus. La seule personne de ma famille à qui j'ai fait part de ce projet était ma grand-mère paternelle de KRALUPY. Elle m'a encouragé dans ce projet. Cependant elle voyait les choses plus simplement, sans envisager le conflit armé. Elle me disait que rien de bon ne nous attendait dans notre pays, qu'il valait mieux partir, et me demandait d'emmenner aussi mes deux cousins qui étaient de ma génération et qui habitaient près de chez elle. Mais comme ils ne faisaient pas partie de notre groupe du lycée de Kladno, je n'ai pas suivi sa suggestion.

Sa prévision s'est confirmée. Par la suite, l'un de ces cousins, lors de son service militaire, a été envoyé en "cure de rééducation" dans les mines d'uranium à JÁCHYMOV qui ont servi de camp de travail forcé pour les opposants au régime communiste, dans la région de KARLOVY VARY (KARLSBAD) à l'ouest de la Bohême.

J'avais obtenu de mes camarades que nous ne partirions qu'après le cinquantième anniversaire de mon père, le 16 mars 1948. Et aussi après sa fête, la Saint Joseph, le 19 mars, les fêtes étant célébrées dans le pays au même titre que les anniversaires.

C'est donc le samedi 20 mars 1948 que nous sommes partis avec mon ami de classe Lád'a ainsi qu'avec deux autres copains de Kladno pour nous réfugier en Allemagne. Pour mes parents, le prétexte de notre

voyage était la participation à une prétendue compétition de basket-ball dans la ville de CHEB, et il était prévu que nous nous absenterions jusqu'au début de la semaine suivante.

En vue de ce voyage, en plus de ma petite carte scolaire de l'Allemagne qui datait de l'occupation, je me suis procuré une bonne demi-douzaine de cartes d'état-major de la région frontalière. C'étaient, en dehors d'un compas, d'un pull et de quatre paquets de cigarettes américaines achetés lors d'un séjour de vacances en Yougoslavie l'année précédente, les seuls objets que j'ai emportés avec moi dans mon cartable de lycéen.

De bonne heure, ce matin-là, nous avons donc pris le train pour Cheb, ville située à la frontière ouest du pays.

À cette époque, l'Allemagne de l'après-guerre avait été divisée en quatre zones d'occupation : l'américaine, l'anglaise, la française ainsi que la zone russe. Cette dernière deviendra pour plusieurs décennies L'ALLEMAGNE DE L'EST. De l'autre côté de la frontière près de Cheb, se trouvait la zone d'occupation américaine.

Arrivés sur place, nous nous retrouvons dans une ville qu'aucun de nous ne connaissait. Première difficulté : s'orienter dans cette cité inconnue. Il fallait aussi avoir quelques provisions, et organiser notre marche vers l'ouest. Je me souviens soudain que mon père travaillait avec un ferrailleur de Cheb auquel il achetait des métaux de récupération pour la fonderie. Je parviens à me rappeler de son nom, à le localiser, et nous allons tous chez lui.

Nous sommes bien reçus dans la famille et, surprise, on nous dit :

*" Vous avez frappé à la bonne porte, c'est chez nous que cela s'organise pour passer les réfugiés à l'étranger ! Nous connaissons un passeur qui se chargera de vous conduire en Allemagne ! "*

Le départ se fera de nuit, mais avant il faut prendre contact avec le passeur pour fixer le jour. Surgit néanmoins un problème, il faudra payer le passeur. Nous avons bien chacun un peu d'argent de poche, des couronnes tchécoslovaques, mais cela ne nous mène pas bien loin.

Que faire ? Rapidement nous pensons au curé du pays. Comme nous appartenons tous à la même tendance, tout naturellement nous y allons. Là aussi, nous recevons un bon accueil. Néanmoins après l'exposition de notre situation, M. le curé reste sur ses gardes. Et si nous étions des provocateurs tentant de le perdre ?

*" Écoutez les garçons, je n'ai pas d'argent à vous donner. Voyez, tout ce que j'ai là est destiné à payer ce soir la femme de ménage. "*

Pour preuve, il ouvre le tiroir de son bureau pour nous montrer l'argent qui s'y trouve.

*" Excusez-moi, je dois m'absenter pour un instant, je reviens de suite " ajoute-t-il.*

Et il s'en va, laissant le tiroir ouvert.

En garçons bien élevés, nous attendons bien sagement son retour. Quelques instants plus tard, il revient.

*« Je vous ai dit que je n'ai pas d'argent à vous donner. Tout ce que j'ai se trouve là »* souligne-t-il d'une voix un peu plus appuyée.

Et il repart à nouveau, le tiroir toujours grand ouvert. Nous n'osons toujours pas bouger. Nouvelle apparition de Monsieur le curé.

*« Je vous ai bien dit que je ne puis rien VOUS DONNER »* nous répète-t-il avec un certain agacement.

Puis il s'en va une troisième fois. Nous osons enfin et nous nous précipitons pour vider son tiroir. C'est un bien maigre butin. À son retour, le prêtre ferme négligemment son tiroir, avec un soupir de soulagement. Nous devisons tranquillement avec lui avant de prendre congé, avec nos discrets remerciements.

De retour chez notre logeur de fortune, nous lui remettons le maigre pécule auquel nous avons ajouté notre argent de poche, monnaie dont nous ne pensons plus nous servir dans un proche avenir. J'apprendrai bien plus tard qu'il avait ensuite exigé de mon père des sommes autrement plus importantes.

*" Le départ est pour demain soir ", nous annonce-t-on en fin de soirée.*

La famille du ferrailleur habite au premier étage d'une vieille maison. Il nous recommande de ne pas faire de bruit ni de nous montrer. Après le dîner, nous nous couchons pour la nuit dans de grands lits recouverts de gros édredons de plumes comme c'est la coutume dans les vieilles demeures tchèques. Nous les supportons bien, le temps est très frais en cette fin de mois de mars dans cette région légèrement montagneuse et les chambres ne sont pas chauffées. Cette nuit-là, nous ne nous rendons pas compte que plus jamais nous ne retrouverons ces édredons qui ont fait partie de notre jeunesse.

Le lendemain c'est couvre-feu pour notre petit groupe avec interdiction de sortir. Pour passer le temps, notre logeur nous apporte à lire un journal local.

A la nuit tombée arrive notre passeur, un homme d'une quarantaine d'année, habillé d'une veste en cuir. Il parle le tchèque mais à entendre son accent, on comprend qu'il doit être originaire d'UKRAINE. Nous ne saurons jamais son nom.

J'apprendrai quelques jours plus tard qu'il a été tué lors d'un autre convoi de réfugiés - comme le nôtre. Franchir ainsi la frontière était une démarche périlleuse.

Bientôt, la frontière se transformera en « RIDEAU DE FER » et deviendra encore plus étanche. Dans cette région, cela consistera en des lignes de barbelés électrifiés bordant une bande de terrain d'une centaine de mètres de large, régulièrement labouré et finement hersé pour repérer les traces d'éventuels fugitifs. La zone est patrouillée par des soldats accompagnés de chiens et elle est surveillée par des militaires postés dans les miradors équipés d'éclairages puissants. J'ai eu l'occasion de le constater de visu, vers la fin des années 50, lors d'un voyage en Allemagne près de la frontière tchécoslovaque.

**Nous attendons que les rues se vident. Nous suivons notre guide de loin, par groupes de deux. Bientôt nous arrivons en terrain découvert. Nous faisons notre possible pour nous fondre dans le paysage en longeant par derrière les haies et les buissons. Puis, c'est la forêt. De**



temps à autre, sur injonction de notre guide, nous nous couchons par terre dans les fourrés pour éviter les gardes-frontière. Notre expédition dure toute la nuit, il faut faire attention aux patrouilles ; notre guide semble bien connaître le terrain ainsi que l'organisation de la surveillance de la région frontalière.

Au petit matin, il nous dit : " *Vous êtes arrivés, suivez la voie de chemin de fer !* " et nous abandonne.

Nous marchons quelque temps sur cette voie qui semble hors service. Subitement, dans notre dos, nous sommes interpellés en allemand. C'est vrai, nous sommes en Allemagne ! Des policiers allemands nous conduisent jusqu'à WALDSASSEN où ils nous remettent aux autorités américaines puisque nous sommes en zone d'occupation américaine. Nous avons atteint notre but !

Immédiatement commencent des interrogatoires individuels. L'agent (de la CIA ?) qui nous questionne, curieusement parle le tchèque ! Sommes-nous vraiment en Allemagne ? Moment d'inquiétude...

" *Quelle est la situation dans le pays, l'économie, mouvements de troupes, les raisons qui vous ont fait fuir le pays ?* " Compte tenu des questions qu'il nous pose, nous sommes convaincus de la justesse de notre décision de partir à l'étranger pour aider à la libération de notre patrie dans un proche avenir.

Après l'interrogatoire, nous sommes conduits jusqu'à la gare d'où nous partons par le train vers REGENSBURG (RATISBONNE).

À la gare, nous étions attendus. Nous partons pour un camp pour réfugiés, improvisé dans une école, la GOETHESCHULE. Il est déjà tard, nous sommes contents de nous coucher, la nuit et la journée ont été fertiles en événements. C'est notre première nuit en exil. Nous ne réalisons pas encore bien qu'elle sera suivie par des milliers d'autres nuits, et que toute notre vie portera l'influence irrémédiable de notre décision d'être parti ainsi...

Le lendemain matin, nous flânonnons dans les couloirs. Subitement, nous sommes ébahis : nous tombons sur un copain de notre classe du

lycée, Ladislav HRABĚ. Il avait pris la même décision que nous, mais nous n'en savions rien. Il est vrai qu'il a toujours fait bande à part.

**Je n'aurai à nouveau de ses nouvelles qu'en 1966. Il m'écrivait qu'il était parti en Australie (les renseignements nous concernant circulaient beaucoup à Kladno où il s'était procuré mon adresse à Château Thierry). Son premier contrat de travail, qui consistait à casser des cailloux pour la construction d'une voie de chemin de fer, lui a donné le droit par la suite de s'établir en Australie. Puis, il est devenu attaché commercial dans l'entreprise de machines de bureau et comptables BURROUGHS. Il m'informait aussi que deux autres camarades de classe sont partis également en exil en Australie : Zdeněk FROLÍK et Ladislav PREISLER. Nous sommes ainsi plus de 10 % de nos deux classes de Terminale du lycée de Kladno à avoir fait ce choix de partir. Ayant quelque peu tardé à lui répondre, ma lettre me sera retournée avec la mention "*N'habite plus à l'adresse indiquée*".**

Les journées sont longues à l'école GOETHE. La nourriture laisse beaucoup à désirer, c'est le moins que l'on puisse dire. Notre petit groupe de Kladno s'est un peu étoffé. Nous échafaudons toutes sortes de solutions pour notre avenir. En réalité nous sommes complètement isolés et sommes venus seulement grossir le nombre déjà très important d'autres réfugiés de l'Europe Centrale et de l'Est dont certains se trouvent là depuis 1945.

L'université d'UTRECHT (Pays Bas) aurait fait savoir, après le Coup de Prague, qu'elle accueillera des étudiants - réfugiés tchécoslovaques. Comment faire pour nous y faire admettre ? Nous écartons les démarches administratives, nous nous rendons compte que nous sommes en face d'une machine qu'on ne pourra pas faire bouger avant longtemps et sommes pressés par la faim et aussi par le désir de reprendre nos études dès la rentrée suivante. Le petit groupe décide que la meilleure solution est d'aller directement sur place. De nouveau nous nous heurtons au problème d'argent. Nous devons traverser l'Allemagne de part en part.

A qui s'adresser ? Rapidement, le recours à l'Église s'impose à nous de nouveau. Notre groupe a intégré en son sein un membre de l'ancienne noblesse tchèque, de la famille des LOBKOWICZ. Il est un peu plus âgé que nous. C'est lui qui a l'idée d'aller solliciter l'évêque de

**REGENSBOURG.** Une délégation de trois personnes est constituée, elle est conduite tout naturellement par le jeune comte LOBKOWICZ. La démarche n'a pas été vaine. Nos délégués ont su présenter à l'évêque notre plan avec succès et ils ont reçu l'argent nécessaire pour acquérir nos billets de train en troisième classe jusqu'à AACHEN (AIX-LA-CHAPELLE) près de la frontière hollandaise.

En effet, grâce à ma petite carte géographique d'Allemagne, j'ai découvert qu'une route passe à proximité de la frontière hollandaise à la sortie nord d'Aix-la-Chapelle. Immédiatement, nous nous mettons en route.

Les déplacements dans l'Allemagne de l'après-guerre ne sont pas aisés. La reconstruction du pays ne commencera qu'à l'automne de 1948, et nous ne sommes qu'au début du mois d'avril. Il s'agit d'une véritable expédition. Les horaires des trains sont fantaisistes ou inexistant, rien ne fonctionne correctement. Lors de notre passage à KÖLN (COLOGNE), nous constatons l'étendue des dégâts occasionnés par les bombardements alliés : la ville n'est plus qu'un champ de ruines, hormis la cathédrale, endommagée, qui est miraculeusement debout. De petits chemins sont déblayés dans ce qui a été jadis des rues. Les gens vont se terrer dans les caves pour ne pas dormir à la belle étoile. Nous essayons de trouver une place dans un "bunker-hôtel" pour passer la nuit. En vain. Tout est complet. Nous allons somnoler sur des bancs dans la gare ouverte à tous les courants d'air.

Tout est cassé, détruit, éventré. C'est une vision d'apocalypse dont on garde le souvenir toute la vie.

Ceci me fait penser à d'autres bombardements dont nous avons été les témoins oculaires, de loin, à partir KLADNO : les bombardements de DRESDEN (DRESDE) en Allemagne du 13 au 15 février 1945.

Cette ville se situe à environ 140 km de distance à vol d'oiseau de Kladno. Elle a subi en trois jours des bombardements massifs - on dit que 1300 bombes à fragmentation et incendiaires (soit 3900 tonnes) ont été déversées en continu sur cette ville. De Kladno, la nuit, on voyait se refléter sur les nuages les incendies de la ville et on ressentait un léger grondement sous les pieds.

**Puis les vagues des avions, ceux qu'on appelait les « FORTERESSES VOLANTES » venaient se regrouper au-dessus de la Bohême, où il n'y avait pas beaucoup de défense antiaérienne, avant de rentrer en Angleterre.**

**\* \* \***

**À toute cette misère, résultat de la folie d'un homme, nous venons ajouter la nôtre, résultat de la folie d'un autre homme.**

**\* \* \***

En effet, HITLER et STALINE, chacun à sa manière, mais avec la même prétexte idéologique – le socialisme, le bien du peuple – pour l'un le national-socialisme et pour l'autre le socialisme communiste - ont marqué de façon indélébile le 20<sup>e</sup> siècle et même au-delà, dans le monde entier. Tout ceci ponctué, de part et d'autre, par des millions de morts, des millions de familles détruites, des millions de personnes déplacées. Tortures, exécutions sommaires, camps de concentration, Goulag, Holocauste.

**\* \* \***

**Le lendemain de notre nuit à Cologne, nous arrivons à AACHEN (AIX-LA-CHAPELLE). Nous trouvons, d'après ma carte scolaire, la route qui longe la frontière hollandaise. Une nouvelle espérance s'ouvre à nous.**

**Nous estimons que nous avons trouvé l'endroit de passage possible que nous recherchions. Nous enjambons le fossé, à nous la Hollande !**

**Nous marchons en file indienne, d'un bon pas, à l'orée d'un bosquet. Soudain, par derrière, nous sommes interpellés, en hollandais, certainement, langue que nous ne comprenons pas. Néanmoins, compte tenu de nos connaissances en allemand et en anglais, nous levons les bras, car le sens de ce que nous venons d'entendre devait être "*HAUT LES MAINS*". Nous obéissons, nous n'avons rien à nous reprocher, si ce n'est un court-circuit des démarches administratives qui doivent précéder un voyage à l'étranger.**

**Au poste de douane, où nous sommes conduits, le chef nous écoute avec bienveillance. Nous lui exposons les raisons de notre présence en Hollande, et notre désir de participer activement, de l'extérieur, à la libération de notre pays du joug auquel il vient d'être soumis. Et, en attendant de pouvoir agir, aller à Utrecht pour continuer nos études, puisque l'Université aurait émis la promesse de recevoir des réfugiés tchécoslovaques. Il nous promet de plaider notre cause auprès de sa hiérarchie. En attendant, nous devons patienter... en prison...**

**Nous ne savons pas encore qu'il faudra près de quarante-deux ans pour voir le résultat que nous sommes si pressés d'obtenir.**

**La journée et la nuit passent. Le lendemain matin nous apprenons que nous allons être transférés. Nous montons sous bonne garde dans un camion bâché. Que c'est curieux, le camion emprunte un chemin forestier. Au bout d'un moment il s'arrête. Puis il redémarre et nous voyons une barrière se refermer derrière nous. –Pincement au cœur-. Il fait quelques dizaines de mètres et s'arrête à nouveau. Une autre barrière s'abaisse après notre passage. L'angoisse nous étreint. Un peu plus loin les douaniers hollandais nous font descendre. D'autres douaniers nous prennent en charge, mais eux parlent allemand.**

**Nous venions d'être refoulés de Hollande et, tout simplement, personne n'a eu le courage de nous le dire.**

**L'accueil des allemands est loin d'être sympathique. Au moins une partie d'entre eux sont nos anciens compatriotes, de langue allemande, des sudètes, qui ont été expulsés de Tchécoslovaquie à peine trois ans plus tôt ! Ils nous promettent les pires condamnations et punitions pour le franchissement illégal des frontières.**

**Nous sommes transférés vers Aix-la-Chapelle. Dans ce pays de vaincus les décisions appartiennent aux vainqueurs. Un officier britannique, nous sommes maintenant dans la zone d'occupation britannique, prend connaissance de notre présence. Il congédie les allemands et nous prend en charge. PERSONNELLEMENT.**

**Il nous emmène dans sa garçonnière où nous sommes un peu à l'étroit. Qu'importe ! Il met à notre disposition sa douche, nous apporte à manger. Après ces opérations de remise en état de toute la troupe, il**

**nous envoie dans un camp de réfugiés nommé : 32 DPACS Transit Camp, Czech Group BEDBOUG HAU BEI KLEVE Rhld Germany.**

**Il s'agit d'un ancien grand hôpital psychiatrique situé près de KLEVE (CLEVES). Il n'a plus d'utilité, le régime qui vient de s'écrouler l'a débarrassé de façon définitive de tous ses hôtes encombrants, pourtant allemands. C'est un établissement pavillonnaire de grande capacité, tout-à-fait indiqué pour accueillir des réfugiés dont on ne sait que faire.**

**Nous, non plus, ne savions que faire.**

**On retrouve dans ce camp toute sorte de populations. Notamment les anciens aviateurs tchèques de la RAF dont nous avons tant entendu parler après 1945, ainsi que leurs familles. À leur retour au pays, après la guerre, ils s'étaient convertis en hôteliers. Leur présence sur le sol natal a été de courte durée : De même que ma grand'mère de Kralupy, ils ont immédiatement compris qu'il n'y avait pas d'avenir pour eux dans leur patrie et dans le mois qui a suivi le changement de régime ils ont repris le chemin de l'exil avec femme et enfants. Nous retrouvons là, également, deux jeunes paysans slovaques de dix-huit ans, nés aux USA, dont les parents sont rentrés au pays quand ils étaient à peine nés. Ils viennent d'obtenir le passeport américain et veulent partir dans leur pays de naissance dont ils ne connaissent pas langue... Les autorités ne savent pas qu'en faire.**

**Nous nous rendons compte que nos projets, nos rêves, ne prennent pas le chemin que nous aurions souhaité. Nous venons grossir la population qu'on appelle les D.P. [di-pi] (DISPLACED PERSONS) dont fourmille l'Europe occidentale. Il faudra trouver notre place dans ce flot. De toute façon, cette vie inactive, dans un camp où on A FAIM, ne nous convient pas.**

**C'est dans ce camp que la qualité de REFUGIÉ POLITIQUE m'a été reconnue par IRO (International Refugee Organisation) le 23 avril 1948 et me plaçait sous sa protection légale et politique.**

**Beaucoup de réfugiés espèrent pouvoir émigrer aux USA. Cependant ce pays a des règles d'immigration rigides et strictes. Ce sont les quotas, par nationalité et par an. Cette règle sommaire semble être faite pour interdire l'entrée massive d'une catégorie d'immigrants afin de permettre leur meilleure incorporation dans la vie sociale du pays.**

**Nous avons sous les yeux les exemples de polonais, pour beaucoup anciens membres de l'ARMEE ANDERS. Ils ont combattu avec les alliés occidentaux. Mais ils ne peuvent pas retourner dans leur pays devenu communiste. Ils croupissent là dans l'attente de devenir admissible dans le contingent de l'année.**

**D'autres pays appliquent des règles différentes et non moins drastiques : il faut avoir de bons muscles pour pouvoir aller casser des cailloux (Australie), il n'y a pas de place pour les femmes et les enfants, alors que certains D.P. sont là avec toute une famille.**

**Nous n'avons aucun interlocuteur, pas d'informations, tout se passe de bouche à oreille. Dans ce flot de nouvelles déprimantes et contradictoires, nous apprenons qu'un pays est très libéral dans les admissions. On peut partir rapidement pour y trouver du travail. C'est la FRANCE. Il existerait dans différentes villes en Allemagne des centres de recrutement français. Il y en a de deux sortes. -Les emplois dans l'industrie. (La reconstruction a besoin de main-d'œuvre). -L'autre éventualité est la Légion Étrangère.**

**Notre noyau de Regensburg se fissure, et celui de Kladno également. Les uns veulent attendre pour voir la suite, Lád'a Mužík et moi-même voulons partir au plus tôt. Nous supportons de plus en plus mal cette inactivité et aussi la faim qui nous tenaille, bien que les conditions chez les anglais fussent meilleures que dans la zone américaine à Regensburg. C'est là que l'on nous donnait à manger des flocons d'avoine, du porridge, cuit à l'eau, matin, midi et soir. En quantité insuffisante. Il était apporté dans des bidons à lait (comme ceux que j'utiliserai bien plus tard pour le lait des vaches dans les Andes), à peine tiède. Une fois le service terminé, les enfants (il y en avait dans le camp de la Goetheschule), s'en emparaient pour gratter à l'intérieur les restes avec leurs cuillères à soupe ... Un autre tableau dont on garde le souvenir pour toujours, aussi.**

**C'est décidé, nous partons à deux pour PADERBORN, à quelque 200 km au nord-est d'Aix-la-Chapelle, où se trouve, d'après ce qu'on disait, une mission française de recrutement de personnel pour l'industrie. Nous sommes de nouveau hébergés dans un D.P. CAMP. Celui-ci est cette fois dirigé par l'administration américaine, puisque nous sommes de nouveau dans leur zone d'occupation. Nous nous retrouvons dans**

une pièce où est déjà logé un jeune couple polonais avec un enfant en bas-âge. Pour un peu d'intimité, leur lit est caché avec un paravent. Un simple drap crasseux, pour le rendre un peu plus opaque, fixé au plafond. L'intimité sonore n'est toutefois pas assurée : le matin nous entendons la jeune femme extraire son lait...

Pour avoir quelques renseignements, nous lions connaissance avec d'autres jeunes qui se trouvent là, dans le même but que nous. Enfin, le centre français de recrutement de la main d'œuvre nous donne rapidement une information approfondie et concrète. Il nous proposera un contrat de travail d'un an dans l'industrie, en tant que manœuvres. Ensuite, si la qualité de réfugié politique nous est également reconnue en France, nous pourrons continuer d'y séjourner. Autre condition, nous devons subir un examen médical, dont une radioscopie. Bien entendu, nous acceptons et passons rapidement, dans les jours suivants, l'examen médical dont le résultat est favorable, nous sommes en bonne santé. Nous signons un contrat de travail d'un an avec les aciéries des PETITS FILS DE FRANÇOIS DE WENDEL à HAYANGE en Moselle en qualité de manœuvre de force au tarif horaire de 47,25 F (anciens, soit 0,072€ d'aujourd'hui).

Le centre doit réaliser d'autres embauches pour organiser ensuite notre transport jusqu'au lieu de travail. Tout ceci prendra plus d'une semaine et nous continuons notre vie au camp des D.P.

Nous analysons sans cesse la situation. Mais nous nous rendons compte que nous sommes devant un choix difficile... Nous entendons parler de certains qui ont craqué et qui sont rentrés au pays. Ils préfèrent affronter la justice qui ne leur pardonnera pas la "trahison" ainsi que le rejet et les quolibets d'une partie de la population.

Nos opinions et notre fierté nous commandent de rester, quoi qu'il arrive.

Nous nous engageons de façon irrémédiable dans un futur dont nous ignorons tout. Pour ce qui concerne notre départ en France nous avons néanmoins une crainte, c'est le retour au pouvoir du GENERAL DE GAULLE : la propagande du parti communiste français relayée par les pays du BLOC DE L'EST a su le diaboliser et lui a fait la pire renommée même sur le plan international.



Un carton, rédigé en anglais et portant notre nom, nous est remis par l'administration du camp afin de nous en permettre l'entrée.

Dans l'Allemagne d'alors existaient deux économies : l'officielle qui fonctionnait avec des tickets, et qui permettait d'acheter les éléments essentiels – nourriture, vêtements, tabac... aux prix officiels. Et le marché noir, sans tickets, où tout était à des prix exorbitants.

En voyant les G.I's dans un dancing jeter par la fenêtre des cigarettes à peine utilisées, pour s'amuser à regarder la meute des affamés se bousculer pour les ramasser, il me vient l'idée de monnayer mes quatre paquets de cigarettes emportés pour toute fortune avec moi. Ce sera bientôt chose faite.

Par ailleurs, nous avons appris que la mairie de Paderborn pouvait nous délivrer des tickets alimentaires sur présentation d'une pièce d'identité.

La seule pièce que nous ayons est notre carte d'entrée du camp. Ce sera suffisant. C'était rédigé en anglais, que personne ne comprenait alors, et le document était nominatif. Nous avons obtenu nos tickets d'alimentation pour une semaine. Avec ce sésame, dont on découpe des coupons avec des ciseaux au fur et à mesure des achats, même au restaurant, et d'autre part le produit de la vente des cigarettes, nous pouvons aller à six dans un restaurant pour manger à notre faim.

C'est le départ pour la France. Des wagons dans les trains de passagers sont réservés à notre convoi. Nous changeons plusieurs fois de train, et arrivons finalement dans la nuit de vendredi à samedi à NANCY. Nous sommes logés à la sortie de la ville dans un château d'où nous serons ensuite distribués chez les différents employeurs.

C'est le samedi 8 mai, jour férié, commémoration de la victoire de 1945. Nous allons dans le centre de Nancy. Nous sommes éblouis par la ville et les festivités organisées à cette occasion.

Puis, c'est le départ chez notre employeur. Il nous logera à FLORANGE (Moselle) au CAMP DE BÉTANGE. Il s'agit d'une sorte de lotissement avec des maisons légères de plain-pied. Chaque logement se compose de deux pièces assez spacieuses, pourvues d'un petit poêle rond en fonte, genre Godin, ainsi que d'un évier. Nous nous retrouvons à

six dans chaque logement. Nous avons la possibilité de prendre nos repas dans une cantine. L'employeur nous avance une carte munie de cases à perforer sur sa périphérie, chaque trou vaut un repas. La carte sera déduite de notre prochaine paie, de même que les vêtements de travail que nous recevons ainsi que la location de notre logement.

Le lendemain, c'est le jour de l'embauche et la distribution du personnel dans les différents ateliers. La première question qui nous est posée est "*Y a-t-il parmi vous des fondeurs de bronze ?*" Je consulte rapidement d'un regard mon ami Lád'a. "*Oui, nous deux.*" Je pensais que nous pourrions améliorer ainsi notre future paie. Nous sommes donc affectés, tous les deux, à l'atelier de fonderie.

**Comment suis-je devenu fondeur ?**

À Kladno, vers la fin de la guerre, les Forteresses Volantes alliés qui venaient bombarder l'Allemagne de nuit, se regroupaient au-dessus de la Bohême avant de repartir. Les ALERTES qui annonçaient le passage des avions ennemis étaient signalées par le hurlement des sirènes. Les élèves du lycée, âgés de plus de 14/15 ans et qui habitaient à proximité, étaient sollicités pour venir en cas d'alerte faire office de pompiers. Bien sûr, j'en étais. Après une nuit d'alerte, pas de classe, ni pour les "pompiers" ni pour les autres.

Mon père voulait que je puisse, un jour, reprendre la fonderie de Kladno. Et d'autre part, il ne supportait pas que je reste inactif. C'est ainsi que, les jours suivant une alerte, j'allais travailler à l'atelier situé en contre-bas derrière la maison, pour apprendre les métiers de fondeur et de tourneur sur métaux. Pour ce dernier métier, j'ai passé d'ailleurs en 1947, avec succès, le CAP (certificat d'aptitude professionnelle).

En revanche, mon copain Lád'a n'y connaissait strictement rien. C'était la première fois qu'il voyait une fonderie. Alors, nous avons travaillé côte-à-côte et d'après mes instructions il me préparait le travail et j'arrivais à produire pour deux. Il faut pourtant dire que les conditions n'étaient pas aussi favorables que dans l'atelier de mon père.

Chez nous, chaque ouvrier avait son propre établi, en bois, très massif, pour confectionner les formes en sable, tout en étant debout. En effet, les cadres métalliques et le sable humide sont très pesants. Chez DE WENDEL on travaillait accroupi, par terre. À nous deux on

confectionnait, péniblement, chacun cinq à six formes par jour. Je pensais que cela n'était pas suffisant, étant donné que chez mon père on en faisait plus du double pour un produit semblable. L'autre inconvénient : nous ne connaissions pas le résultat de notre travail. Nous étions au tour de 6h à 14h. Le séchage des formes en sable et la coulée étaient faits par ceux de l'après-midi, quelques jours plus tard. – Après une semaine de notre présence, un délégué, syndical probablement, vient vers nous : "*Les garçons, vous en faites de trop, il ne faut pas dépasser les quatre pièces par jour !*" Bon, nous réduisons notre production.

Nous n'étions pas habitués à commencer la journée aussi tôt. Le train de l'entreprise qui passait dans la vallée de LA FENSCH pour emmener vers les aciéries de HAYANGE les ouvriers, s'arrêtait au bas de notre campement, à dix bonnes minutes de marche, vers 5h30. Cela voulait dire qu'il fallait se lever bien avant 5 heures, pour partir, le ventre creux. Bien entendu, à plusieurs reprises nous avons manqué le train. C'était la course vers le tram, plus loin dans la vallée, mais lui ne circulait pas très fréquemment à une heure aussi matinale. D'où des retards, pertes de salaires à la fin du mois, la pointeuse ne pardonne rien.

Puisqu'il faut travailler, autant travailler encore plus dur, dans les mines. À l'époque les mineurs avaient des salaires autrement plus importants que les nôtres.

Nous aurions souhaité racheter nos contrats de travail pour continuer nos études dès l'automne. Le prix du contrat d'un an était de 6000 francs. C'était le montant qui avait été payée par l'entreprise en dédommagement de notre recrutement. En cas de rachat on défalquait de la somme initiale la somme de 500 francs pour chaque mois travaillé.

Kladno est une ville minière. Nous avons eu l'occasion de participer aux " BRIGADES " comme on les appelait. Le samedi, jour de congé scolaire, nous allions gracieusement à la mine aider les mineurs au développement de l'après-guerre du pays. Cela nous permettait aussi de découvrir le monde souterrain et la vie des mineurs.

Pour changer d'entreprise, il fallait obtenir l'autorisation de l'inspection du travail de THIONVILLE. L'inspecteur nous éconduit assez sèchement. Nous devons respecter notre signature et rester dans

**l'entreprise d'origine. Nous revenons la tête basse dans notre aciérie de Hayange. Pour faire des économies, nous ne mangeons plus à la cantine, mais préparons un semblant de porridge, cuit à l'eau, comme nous l'avons appris à connaître chez les américains en Allemagne. La famine continue.**

**En France aussi il y a des tickets, pour acheter du pain, notamment. En tant que TRAVAILLEURS DE FORCE, nous en recevons plus que le reste de la population. Nous achetons donc du gros pain, au kilo. C'est ainsi qu'un jour c'est moi qui fait les commissions. La boulangère, pour faire le poids, coupe un morceau, en plus de la miche. Je dois avouer, à ma honte, que je n'ai pas résisté. Je l'ai mangé en revenant, sans le partager avec les autres.**

**M. KLAINÉ, notre interlocuteur au service du personnel nous est très favorable. Il nous propose des postes de travail plus faciles, mais toujours les mêmes horaires. Nous allons travailler aux déchargements des wagons qui apportent des marchandises diverses aux stocks généraux des aciéries. Nous nous retrouvons avec une équipe d'italiens. Au lieu d'apprendre le français, j'apprends donc l'italien. Contrairement à moi, Lád'a économise ses forces. Sous le quai où nous déchargeons les wagons, sont entreposés, entre autres, les balais en osier. Il s'installe là des heures entières. Je m'en sens responsable et pour le couvrir, je travaille pour deux.**

**Nous avons donné de nos nouvelles à Kladno. Je ne voulais pas compromettre mes parents. J'ai donc envoyé une lettre à une amie de classe.**

**Le 12 juin 1948, je passe mon dix-neuvième anniversaire en exil, dans le campement de BETANGE des " ACIERIES DES PETITS FILS DE FRANCOIS DE WENDEL ".**

**Vers la fin du mois de juin, grande surprise ! Les parents de mon ami Lád'a sont d'arrivé en France ainsi que leur fille JIŘINA (DAHLIA, mais en France elle se fera appeler GEORGETTE). Elle est notre aînée de près de trois ans. La famille complète a réussi à fuir la Tchécoslovaquie. Il lui a fallu payer cher ce passage des frontières, elle en avait les moyens. Le père vient rapidement chercher son fils, rachète son contrat et ils partent tous les deux à Paris.**

**Je me retrouve seul.**

**Je fais face et je continue mon travail habituel. Au mois de juillet, en toussant, je trouve du sang dans le crachat. Je sais immédiatement ce que cela signifie. Je consulte un médecin, à l'hôpital de Hayange. Il me fait hospitaliser d'urgence. C'est la tuberculose pulmonaire, j'ai une "infiltration" dans le lobe supérieur droit. Il faut mettre le poumon au repos. Le médecin chef, le Dr. MONLIBERT, me crée un pneumothorax artificiel du côté droit. Cela consiste à insuffler de l'air entre les plèvres thoracique et pulmonaire avec un trocart. Cela provoque une sensation d'étouffement, puisque le poumon droit est comprimé. Mes plèvres sont toujours restées saines et perméables et je passerai ainsi près de quatre ans avec une insufflation hebdomadaire. Au début, les insufflations étaient plus fréquentes, toujours précédées d'une radioscopie, afin de pouvoir évaluer la quantité d'air à y introduire, soit près de 200 interventions en tout.**

**J'ai passé plusieurs semaines à l'hôpital de Hayange. Les places dans les sanatoriums, établissements spécialisés dans le traitement de la tuberculose, étaient rares. La tuberculose était une maladie très répandue en France depuis longtemps. J'ai été finalement admis au sanatorium de SAALES, dans les Vosges dans le département du Bas Rhin.**

**À l'époque, l'idée que l'altitude et le froid sont les meilleures conditions pour soigner la tuberculose était la règle. Les montagnards sont rarement malades ! Donc la majorité des sanatoriums ont été construits dans les montagnes, les ALPES, principalement. La SUISSE était devenue la référence en la matière.**

**Nous devions dormir avec la fenêtre grand-ouverte. Dans la petite chambre que je partageais avec un autre jeune, je dormais près de la fenêtre, les lits étaient bout-à-bout et j'étais le deuxième arrivé. C'était l'hiver et il n'était pas rare que mon lit soit couvert de neige. J'ai gardé cette habitude pour toujours.**

**Les seuls médicaments disponibles à l'époque, était le calcium. Nous le recevions en injections intraveineuses quotidiennes pour "calcifier" la partie malade du poumon. L'autre médicament était la nourriture : tout le monde prenait des gouttes pour activer la digestion. Je me souviens encore du sel qui se déposait autour du goulot. Ceci**

partait probablement de l'idée que quand on tombe malade, on maigrit, alors en grossissant on devrait guérir. Et, bien entendu, toutes les semaines les insufflations du pneumothorax précédées par une radioscopie du thorax. Pour vérifier si nous étions contagieux, c'était l'examen des crachats. Et quand on n'arrivait pas à en fournir un bon dans un crachoir, le lendemain matin, à jeun, c'était le lavage de l'estomac avec une sonde pour pouvoir chercher les B.K. (bacilles de Koch). Pas très agréable.

Mon médecin traitant s'est aperçu que mon pneumothorax artificiel n'était pas complet : il existait des brides entre les deux plèvres, ce qui empêchait un collapsus parfait de mon poumon droit. J'ai eu une opération nommée " SECTION DE BRIDES ". Par une incision sous l'aisselle droite, et par une autre, sur le devant de la poitrine, on introduit un cathéter porteur d'un cautère destiné à brûler les brides afin de désolidariser les plèvres. Par l'autre orifice est introduit un guide optique avec éclairage permettant de voir l'intervention. Cette opération est faite sous anesthésie locale. Cela m'a permis de tout voir dans le scialytique et aussi de sentir la chaire brûlée, la fumée s'échappait par les orifices faits dans ma poitrine. Le résultat était que mon sentiment d'étouffement avait encore augmenté.

Nos principaux soins consistaient en repos, LA CURE. Après le petit déjeuner c'était la cure du matin, puis un peu de liberté jusqu'au repas du midi. Au début de l'après-midi c'était la CURE DE SILENCE. – Interdiction de parler, se lever, de lire. Puis en fin d'après-midi une autre cure, moins stricte. La cure se faisait sur des chaises longues en osier, dans des galeries adossées à la façade sud du bâtiment ou devant le bâtiment, grand ouvertes sur le sud afin de bénéficier du soleil et de l'air. Elles étaient conçues de telle façon que l'on soit protégé des intempéries. Un bureau, en sailli au centre de cette galerie, permettait à une infirmière de veiller au repos des patients. Mais curieusement, il n'était pas interdit de fumer, en dehors des cures, bien entendu. Dans les galeries était diffusées les émissions de la radio, sauf pendant la cure de silence.

Une autre façon de mettre en œuvre le repos, venait, semble-t-il, d'un établissement suisse d'avant-garde. Je n'ai vu cette façon de faire qu'une seule fois, accepté par un jeune volontaire de mon âge, sous la surveillance de notre médecin-traitant le Dr DUPIN. C'était la «CURE

**CADAVERIQUE». Il l'a faite courageusement pendant de nombreuses semaines. Défense de lire, de parler, de se lever, de bouger, on le nourrissait, le soulevait pour lui mettre le bassin...Ses amis d'infortune se relayait pour lui tenir compagnie, de préférence à deux afin de ne pas être obligés de monologuer. Il prenait part à la conversation en clignant des yeux. Le résultat n'était pas très probant. Je ne sais pas ce qu'il est devenu.**

**Pire que le pneumothorax était la thoracoplastie qui consistait à sectionner les côtes pour améliorer le collapsus et éventuellement enlever le ou les lobes malades du poumon. Heureusement, je suis passé à côté, il s'agissait d'une intervention invalidante.**

**Les antibiotiques commençaient à faire leur apparition, mais ils arrivaient d'Amérique, au compte-goutte. J'ai connu notamment un jeune médecin, malade comme nous, en phase de réadaptation. Il travaillait à mi-temps dans notre sanatorium. Il avait réussi à avoir de la streptomycine. Mais mal lui a pris : il est devenu complètement chauve. On disait que le médicament n'était pas suffisamment épuré. Pour un autre jeune médecin comme lui c'était pire : il est devenu complètement sourd ! La mortalité était grande. Et ceux qui survivaient restaient parfois des années, hospitalisés, avant l'issue fatale. Ensuite sont arrivés les sulfamides, le P.A.S., et le perfectionnement de la fabrication des antibiotique a mis progressivement fin à la tuberculose telle du moins qu'elle était connue jusqu'alors.**

**Dans les établissements hospitaliers j'ai fait et je ferai beaucoup de rencontres. Je connaîtrai une population très nombreuse, plusieurs centaines de personnes par an, et très variée. Cette diversité était très intéressante et enrichissante. À titre d'exemple, j'ai connu : André BAZIN avec sa femme Janine, productrice de cinéma. Il s'est fait connaître principalement comme critique de cinéma, cofondateur des CAHIERS DU CINEMA, participe à la revue ESPRIT et à ce qui deviendra TELERAMA, entres autres. Et bien entendu, lors de son hospitalisation au Pavillon Universitaire il fondera et animera le CINE-CLUB MELIÈS. Il m'a fait découvrir et aimer le septième art. L'autre personnage est le Père Josef WREZINSKI, très engagé socialement, un moment avec L'ABBÉ PIERRE. Il a inventé le terme QUART-MONDE, a fondé l'association AIDE À TOUTE DETRESSE, qui deviendra ATD-QUART-MONDE. Lui aussi savait communiquer avec beaucoup de force ses préoccupations et ses**

convictions à son entourage. J'ai rencontré des moins connus comme cet ancien horloger-bijoutier qui occupait son temps, entre les cures, à faire des maquettes de bateaux, anciens voiliers, en faisant toutes les pièces à la main ou avec son tour de bijoutier. Elles font toujours la fierté du musée de la marine à Paris. Ce groupe d'africains qui m'ont appris à baragouiner un peu en SONINKÉ et tellement d'autres...

Au début de l'année suivante mon état a été jugé satisfaisant, je n'étais plus contagieux. J'ai été transféré dans un autre établissement dans le Bas-Rhin, à SCHIRMECK. Le nom de cette petite ville a été rendu sinistrement célèbre : sur le versant opposé de la vallée les nazis avaient installé un camp de concentration. J'ai eu l'occasion de le visiter et voir la célèbre devise sur le fronton du portail : " ARBEIT MACHT FREI " (le travail donne la liberté)...

Le 30 avril 1949 je peux quitter la Sanatorium de Schirmeck. Je suis stabilisé, selon l'avis médical.

Tout naturellement je pars à PARIS afin de pouvoir reprendre des études. Les seuls à qui je puisse m'adresser sont les parents de mon ami Lád'a Mužík.

Monsieur Mužík était un homme aisé, boucher et chevillard à Kladno. Il est parti avec sa femme et leur fille quelques semaines après nous... Avant de partir Il avait réussi à convertir en monnaies étrangères tout ce qu'il a pu réaliser, principalement en Livres Sterling anglaises. Le directeur de la Banque Centrale Tchécoslovaque lui a facilité cette transaction, assez importante d'après ce que j'ai compris. Dès leur arrivée à Paris, il est venu racheter le contrat de son fils à Hayange au mois de juin 1948. Il ne voulait pas garder en numéraire des sommes importantes, aussi est-il parti en Suisse pour faire un dépôt dans une banque. Elle lui change les quelques dollars US qu'il possédait.

Avec les Livres Sterling, la majeure partie de son avoir, il y a eu un problème. Après un examen approfondi, il a été constaté qu'elles étaient toutes fausses !!!

L'explication de l'origine de cette fausse monnaie serait la suivante : pendant la guerre, les nazis voulaient désorganiser l'économie du Royaume Uni en déversant sur le pays de la fausse monnaie. Une fois imprimé, et en attendant de réaliser l'opération, un stock important a



été entreposé à Prague à la banque centrale de l'ancienne Tchécoslovaquie. En réalité, l'opération envisagée par les nazis n'a jamais eu lieu et le stock est resté dans la banque redevenue tchécoslovaque à la libération.

Monsieur Mužík a eu beaucoup de chance. Il n'a pas été poursuivi pour recel et utilisation de fausse monnaie. Il est seulement devenu complètement désargenté. Le couple a trouvé du travail dans une grande propriété, lui comme jardinier, elle, ancienne grande bourgeoise élégante, comme femme de chambre.

Arrivé à Paris, je les retrouve vivant dans la misère, dans un hôtel miteux, rue Cannette, dans le 6<sup>e</sup> arrondissement. Leur fille Jiřina a été recueillie rue du Bac, dans la famille d'une amie qui était venue chez eux un an plus tôt, à Kladno et à Prague, au titre d'échange scolaire. Puis dans une autre famille qui va l'adopter.

Les Mužík me recueillent pendant trois jours dans leur minuscule chambre d'hôtel. Mais la seule chose qu'ils puissent faire pour moi, c'est de me donner les adresses d'organismes caritatifs qui s'occupent des réfugiés. Il s'agit principalement du SECOURS CATHOLIQUE et de la CIMADE (protestant). Ils travaillent conjointement.

Je m'adresse à La CIMADE. Je reçois un petit pécule qui me permet de me retourner pendant quelques jours. Je tiens au courant Madame LÉVINE qui me reçoit au SECOURS CATHOLIQUE et m'obtient une place d'hébergement à l'ARMÉE DU SALUT, au 29, rue des Cordelières dans le 13<sup>e</sup> arrondissement. Je me retrouve là avec des vagabonds, mais que m'importe, j'ai un lit pour dormir. J'y suis resté trois semaines.

Au milieu d'une grande salle ont été aménagées des séparations de 2m de haut pour créer des boxes individuels de 1,20m x 2m équipés d'un lit et fermés par une porte. L'établissement n'est ouvert que 14 heures par jour, environ. Le matin il faut quitter les lieux à 8 heures. Le soir, pour une somme symbolique, il est possible de dîner. Mon premier repas était des poireaux vinaigrette... ! Cela m'a laissé un souvenir inoubliable : Il faudra que je laisse passer plusieurs dizaines d'années avant de pouvoir en manger à nouveau. D'autre part, j'ai obtenu des bons pour les repas de midi dans une cantine, destinée au vieux RUSSES BLANCS nécessiteux, autres réfugiés qui étaient en France depuis plus de trente ans. Cette cantine se situait dans le 14<sup>e</sup> arrondissement.

À cette époque mes parents arrivent à établir un contact avec moi par voie postale. Un diplomate de l'ambassade me fait poster le courrier en France et je réponds par la valise diplomatique.

Par la suite, je serai accueilli par une famille tchèque, à Fontenay-sous-Bois. Je partage la chambre de leur garçon d'une douzaine d'années. Quand le garçon part au lycée et les parents au travail, je pars également, à Paris.

Les journées sont très longues, J'ai parcouru Paris dans tous les sens.

Les quelques réfugiés tchèques de Paris se réunissent le dimanche matin près de l'église de Saint Germain des Près. Un jeune professeur-politologue nous fait un exposé des faits de la semaine et analyse la situation politique. Cela nous conforte dans nos idées et nous aide à supporter l'exil. Nous avons fait également une visite collective de la basilique de Saint Denis.

Je fais connaissance avec d'autres jeunes. Je suis invité également, vers la fin du mois de juin, chez M. JOUAN rue d'Alésia près de l'église où est hébergée Georgette Mužík, la sœur de mon camarade Lád'a. Monsieur Jouan est directeur des travaux d'aménagement des locaux aux PTT.

Quand je lui dis que j'ai appris le dessin industriel, il me dit : "*Pas de problèmes. Quand tu le voudras, je peux te trouver du travail de dessinateur en bâtiment. Tu t'adapteras très rapidement. La petite entreprise qui travaille pour nous t'embauchera, si je le demande au patron que je connais très bien, c'est un nommé Francis Bouygues*".

Le lendemain jeudi 30 juin 1949, je passe, comme chaque semaine, faire une nouvelle insufflation du pneumothorax au dispensaire de l'Hôpital de la Cité Universitaire, boulevard Jourdan dans le 14<sup>e</sup> arrondissement. À l'époque, les locaux se trouvaient au 1<sup>er</sup> étage de l'administration de la Cité Universitaire. L'image de la radioscopie ne plaît pas au médecin chef de service, le Dr. LACOURBE Il décide une hospitalisation immédiate dans l'un des lits dont il dispose. Pour mes affaires personnelles je n'ai pas de soucis, je transporte toujours tout avec moi comme le font tous les SDF.

Le sort en a décidé autrement. Je ne ferai donc pas partie de l'équipe de l'homme qui commence à creuser la tranchée où il posera trois ans plus tard la première pierre d'un futur "EMPIRE BOUYGUES".

Le Dr.ZLATNÍK avait été diplomate à l'Ambassade de la République Tchécoslovaque à Paris. Quand il a été rappelé au pays, après le Coup de Prague, il a préféré rester en France. C'est lui qui m'a approvisionné par la suite en vêtements à peine usagés. Il m'a même donné un chapeau feutre " diplomatique ", comme le nommaient les copains. Il a été pour moi le Saint Martin, sans toutefois couper le chapeau en deux...

Corinne CLAPPER accompagnée d'une amie, toutes les deux étudiante en journalisme, originaires d'Afrique du Sud, viennent voir les malades hospitalisés. Je reçois également leur visite. Fort aimablement elles me prêtent leur poste de radio, denrée rare à l'époque, les transistors n'existaient pas encore. Cela me permet de me tenir au courant des évènements et écouter de la musique. Je me fais inscrire à la faculté de philosophie de l'Institut Catholique de la rue d'Assas pour donner une assise à mes convictions et peut-être même à un engagement, mais je ne pourrai jamais suivre les cours.

La FONDATION DES ÉTUDIANTS DE FRANCE possède des sanatoriums. Elle n'arrive pas à faire face à la demande, alors elle passe des conventions avec d'autres établissements pour réserver des places. C'est ainsi que j'en obtiendrai une au Sanatorium de VILLIERS-SAINT-DENIS dans le département de l'Aisne. L'établissement, géré par la FONDATION LA RENAISSANCE SANITAIRE, possède plus de 700 lits dans trois grands pavillons. Le pavillon 4, appelé Pavillon Universitaire, en possède une cinquantaine avec des chambres individuelles. C'est là que je serai hospitalisé à partir du 21 novembre 1949. Malheureusement, rien n'est prévu officiellement pour aider dans les études les présents, étudiants pour la plupart.

Mon occupation principale dans les sanatoriums aura été la lecture. Chaque établissement avait sa bibliothèque plus ou moins bien constituée, sans véritable bibliothécaire pour conseiller les lecteurs, aussi je lisais avidement tout ce qui me tombait sous la main. J'avais quelques connaissances scolaires du français, c'était ma deuxième langue vivante au lycée pendant quatre ans. La lecture m'a permis

d'acquérir le vocabulaire. Toujours au lycée, l'étude du latin m'a donné aussi les racines de l'origine du français et par la suite de l'espagnol que j'apprendrai, " sur le tas ", à l'âge de soixante ans.

Je prends part à la vie commune du Pavillon Universitaire. Pour Noël se prépare un spectacle dans notre pavillon. J'en suis immédiatement. J'ai déjà fait du théâtre : l'ai eu le rôle principal d'une pièce interprété par une modeste troupe d'amateurs et j'ai fait également de la figuration au théâtre municipal de Kladno avec une troupe professionnelle.

Villiers est parmi les plus grands sanatoriums de France. Les malades séjournent longtemps, la vie s'organise. Il y a une association : « AMICALE DES MALADES ». J'y adhère et rapidement je collabore avec le comité directeur.

À Kladno, j'ai toujours participé activement à la vie associative : au sein du chœur d'enfant KLADENSKÉ HLÁSKY (LES PETITES VOIS DE KLADNO) j'aidais notre directeur M. MORÁVEK aux tâches administratives. Les enfants prenant de l'âge, nous sommes devenus un chœur mixte. Personne n'avait le courage de quitter ce groupe uni, qui nous a permis, à notre façon d'enfant puis de jeunes adolescents, de résister à l'occupant en chantant des œuvres souvent d'inspiration populaire et patriotique. La censure ne s'y trompait pas et nous faisait corriger beaucoup de textes et même en interdire certains. Aussitôt après la guerre j'ai fait de la prospection et plusieurs concerts de notre chorale ont pu avoir lieu.

C'est là également qu'un jeune choriste, Jarka VÁCHAL, m'a offert le dessin de la jeune fille qui se lamente sur le sort de son fiancé, parti à la guerre. Et où il m'exhorte de garder en mémoire la belle musique tchèque. Une démarche prémonitoire. Malgré les fautes de grammaire dans la dédicace, mais qui sont aussi un gage d'authenticité, il reflète, à sa façon, notre patriotisme qui était le moteur principal de notre décision de fuir notre pays, ou plus précisément le régime qui s'y installait.

J'étais également chef d'une troupe de louveteaux (scout - enfants entre 6 et 11 ans).

Je commençais également à m'intéresser à la vie politique mais le " Coup de Prague " a empêché la réalisation de mon engagement naissant au sein du PARTI POPULAIRE TCHECOSLOVAQUE.

L'Amicale des malades de Villiers avait pour but principal d'aider tous les hospitalisés à surmonter l'épreuve que représentait le séjour prolongé loin de leurs familles. Organiser la vie commune, entraide morale et matérielle, gestion des secours dans la mesure des petits moyens dont elle disposait par des dons reçus. Faciliter les contacts avec l'administration de l'établissement, être en quelque sorte le syndicat-interlocuteur. Dans l'impossibilité de sortir, permettre également aux pensionnaires l'approvisionnement en petits articles courants.

Après quelques mois de mon séjour à Villiers, nous avons des problèmes de gestion avec ce petit "commerce". On me charge d'en voir l'organisation. Un comptable, employé d'un cabinet d'expertise comptable, hospitalisé dans l'un des grands pavillons m'aide à voir plus clair dans les comptes. Il m'initie à son métier. C'est avec lui que j'apprendrai le principe fondamental, et de simple bon sens, d'une gestion irréprochable et inattaquable : la transparence et la bonne tenue des comptes.

Il faut tout mettre à plat. J'en suis chargé. J'ai vingt ans.

Sans m'en douter, ma vie professionnelle et personnelle s'organise à partir de là. Ce dont je me proposais de parler, arrive donc à sa fin.

Je désire néanmoins préciser ma situation administrative concernant la prise en charge de mes soins qui ont duré quatre ans, dont près de trois ans d'hospitalisation. Au début, c'était la Sécurité Sociale. Après six mois, quand mes droits ont été épuisés, j'ai été pris en charge par l'AMG (Aide Médicale Gratuite). Le transfert a été automatique. Je n'ai jamais été inquiet pour quoi que ce soit, peut être ni même tenu au courant. Le nécessaire a été fait, et j'ai pu être soigné sans aucun problème.

J'étais malade. J'ai été soigné. C'était normal.

C'est ainsi que j'ai découvert la générosité du pays. Et aussi sans m'en rendre compte, et sans jamais rien renier de mes origines, je commençais à l'intégrer, à adopter ses idéaux, bref à devenir français.

**J'anticipe un processus assez long, mais je retrouvais les fondamentaux d'humanisme, de liberté, d'égalité, de fraternité, de tolérance, de démocratie auxquels j'aspirais à adhérer. Ceci malgré ou à cause de la diversité des individus auxquels j'ai eu à faire. C'était aussi la raison fondamentale du départ de ma patrie d'origine, en réaction au régime totalitaire qui s'y installait, en antinomie complète avec ce que j'ai trouvé en France. De Milan Červenka je suis devenu Milan Cervenka (prononciation AD LIBITUM).**

**Je voulais consigner par écrit les origines de la famille, sa ténacité face à la vie, mon imprégnation, sans en être réellement conscient, de leur force. Cela m'a permis de prendre mes décisions, puis faire un rétablissement, à la façon d'un trapéziste, dans ma nouvelle, et aussi deuxième, patrie. L'artiste quitte un trapèze et, quelques instants plus tard, dans l'angoisse du public, en attrape un autre. Pour moi ces instants dureront trois ans.**

**Je termine donc mon récit au moment où commence ma véritable vie d'adulte. Ceci pourrait faire l'objet d'une autre relation. Dire mon mariage, la naissance de quatre enfants, la joie de les voir grandir, revoir mes parents des années plus tard, mais toujours les efforts à fournir pour faire face. Continuer à s'instruire, suppléer par le savoir-faire et les résultats obtenus à l'absence de diplômes et finalement travailler plus, beaucoup plus, pour m'imposer dans ce que je faisais. Vivre dans le stress permanent que je ne ressentais pas comme tel, l'action, dans l'adversité souvent, et les efforts étaient devenus pour moi une sorte de drogue. Aimer tout ce que l'on fait. Puis finalement, après quarante ans, la satisfaction et la joie du travail accompli.**

**Dire aussi comment de manœuvre de force je suis devenu directeur administratif d'un hôpital, et accessoirement délégué régional d'une Fédération professionnelle des Établissements Hospitaliers et d'Assistance Privés, ainsi que promoteur du syndicalisme des directeurs d'hôpitaux privés de la région de Haute Normandie. Et après quarante ans d'activité professionnelle, ma vie de navigateur-plaisancier au long cours, et ensuite, pendant dix ans, éleveur de vaches laitières dans les Andes vénézuéliennes.**

**Et je dirai aussi, pendant que je m'installais dans la vie, le devenir de mes parents restés sur place en Tchécoslovaquie. La seule faute, pour le régime communiste, commise par mon père : la réussite d'un**

**ouvrier qui se réclamait du socialisme et qui a su être créateur de richesses par son travail. Non seulement pour sa famille mais aussi pour ceux qu'il employait. Il a été spolié sans aucun document ni fondement légal, de facto, par un système de concierges de rue -militants de quartier-, l'un des aspects de la " DÉMOCRATIE POPULAIRE ". Il en est sorti complètement laminé moralement, à jamais.**

**C'est maintenant quand j'arrive vers l'autre bout de la vie que je me rends compte de la chance que j'ai eu d'être venu en FRANCE de façon très aléatoire, et d'être devenu FRANÇAIS presque par hasard.**

**D'autres évènements sont survenus dans ma vie plus ou moins fortuitement, d'autres que j'ai choisis, avec plus ou moins de volonté, avec plus ou moins de bonheur. Cela, c'est la vie commune de chacun.**

**Si j'avais pu vivre dans mon pays de naissance, j'aurais pu me réaliser autrement ?**

**Qu'il est bon d'accepter la vie HIC ET NUNC.**

**À La Trinité, le 25 septembre 2015**